Interview de Monsieur Marc Lanois, âgé de 11 ans en 1944, mai 2012 (décédé en 2013) par Caroline Douillet-Lecamu
Retranscrit 1er novembre 2013.

En mai 2012, Caroline Douillet interroge Marc Lanois sur ses souvenirs de la Seconde guerre mondiale. Celui-ci était âgé de 11 ans au moment du débarquement, il habitait rue de Normandie dans les cités ouvrières de Dives-sur-Mer.

De quoi vous souvenez-vous ?

Je me rappelle de tout, les parachutistes, il y en avait partout. Au lieu de les lâcher sur Caen, ils les avaient lâché sur Dives, ils tombaient partout dans les jardins. Je n'ai jamais eu peur de ça. Il y avait deux mitrailleuses de chaque côté de chez nous, ils tiraient sur les parachutes qui descendaient… Ils n'avaient pas le droit !

Il y avait une maison rasée ?

Il y avait une maison à côté de chez nous, elle a été rasée complètement, il y a eu 14 morts. Il y a des gens qui passaient dans la route, il y en a qui étaient blessés. La maison a été rasée.

Vous aviez onze ans, et le bruit, ça vous a réveillés la nuit quand ils ont débarqué ?

Non, on ne dormait pas, on était chez ma tante au bout de la rue le jour du Débarquement. Mon oncle était mort de peur, il en avait la chiasse tellement il avait peur, il était malade ! On a commencé à voir les rideaux qui bougeaient, il fallait camoufler, il ne fallait pas du tout de lumière et les « *schleus* », il y en avait qui étaient à la porte. Les rideaux ont commencé à trembler et il y avait du bruit, il était environ minuit.

Mon père a dit : « Ça, c'est le Débarquement ! » Moi, ça ne me disait rien ! On a été voir un peu plus loin, dans un coin qui était dégagé et on a vu le ciel qui était tout rouge ! Il était une heure du matin, le ciel était rouge et il y a un avion qui a accroché les sapins en haut de Sarlabot, il est tombé en flammes, il y a eu 22 morts. On croyait que c'était toute la côte qui était en flammes !

Au bout d'un moment, on était dans le jardin, on avait éteint les lumières, et on a vu les « *schleus* » qui passaient sur la route avec les prisonniers qu'ils avaient arrêtés, des parachutistes. Il y en avait plusieurs, ils sont passés devant chez nous les mains en l'air, les poches retournées. Ils les ont emmenés vers la mitrailleuse, après, je ne sais pas ce qu'ils en ont fait.

Ils les ont descendus ?

Peut-être pas descendus, non !

Et après vous êtes restés dans votre maison toute la nuit ?

Nous on est restés dans notre maison. Cette nuit-là il n'y a pas eu trop de bombardements à Dives, ils étaient sur Caen. Les Alliés n'arrivaient pas à prendre Caen. Après, quand les Allemands ont vu qu'ils devraient reculer, ils nous ont foutus dehors de Dives. Ils nous chassaient avec la mitraillette. On est partis à pied jusqu'à Évreux en plusieurs fois, le trajet a duré 4 à 5 jours. On est restés un mois et demi. Quand on est revenus, le 21 août, on a retrouvé notre maison, tout le monde n'a pas retrouvé ses affaires mais nous, il ne nous manquait rien.

C'était dur pendant l'Occupation ?

Pendant l'Occupation à Dives, le casse-croûte : 50 grammes de pain par personne par jour. Mais au Débarquement, on a eu de la viande, tellement de viande ! Avec tous les obus qui tombaient, les vaches, les chevaux étaient tués et les fermiers ne les ramassaient pas. On ramenait des cuisses entières de viande qu'on faisait cuire. On avait aussi du fromage en quantité, du lait, du beurre en pagaille. Plus rien ne circulait, alors il fallait bien en faire quelque chose... Ici, c'était une ferme juste en face ! Il y avait des vaches en face.

Vous avez toujours habité là ?

Je suis né là, mon père travaillait à l'usine, comme j'ai travaillé à l'usine, c'est la succession de l'usine. Ici, c'est les Cités de l'usine. Je commence à faire partie des vieux divais.

Ça n'a pas dû être drôle pendant l'Occupation ?

Oh, on a bouffé des rutabagas, des topinambours, on était malades avec cela… Et avec cela, on allait à l'école à droite à gauche, l'école changeait de place tout le temps pour répartir, un jour c'était dans une villa, ce sera ailleurs un autre jour, ils s'arrangeaient pour qu'il n'y ait pas trop d'enfants au même endroit, au cas où une bombe tomberait sur la classe, il y aurait moins de morts ! Alors on n'a rien appris, on faisait les cons, c'est tout. Les trois-quarts du temps, il n'y avait pas de maîtres : ils étaient à la guerre eux aussi alors c'étaient des institutrices, mais des fois elles venaient, des fois elles ne venaient pas. J'ai été à l'école dans tout Dives ! J'ai été à l'école auprès des feux du Cottage, aux Tilleuls, …

Et les Allemands, ils étaient durs avec vous ?

Les Allemands ? Non, c'est plutôt nous, on était vaches avec eux. Ils étaient de la gueule ! J'étais avec Jacquot, on allait chercher du pain au pont de Cabourg. Ils étaient toujours là, dans la première villa au pont de Cabourg, ils étaient tous là-dedans. Il y avait le canon de l'autre côté de la route, un canon qui prenait toute la route. Il y avait une sentinelle. Jacquot me dit, « J'ai des œufs », les boches ils aimaient bien les œufs. Il a montré un œuf de poule à un Allemand qui est allé nous chercher une demi boule de pain et quand il nous l'a donnée, on a sorti un œuf de Cayenne, c'est tout petit, il y a une différence entre un œuf de poule et un œuf de Cayenne ! Il nous a crié « Gross Filou », et on s'est barrés.

Un coup, tout en jouant à la Divette, dans le chemin juste en face l'église de Cabourg ; j'étais en train de faire le con avec mon couteau et voilà que je m'aperçois que c'était un fil téléphonique. Oh, la tisane qu'ils m'ont mise ! Ils nous ont emmenés à la *Kommandantur*… Je ne me rappelle plus avec qui j'étais, mon frère ou le voisin d'à côté, ils nous ont passé une

tisane ! On a été toute la journée à la *Kommandantur*, et d'après ce qu'on a appris après, on s'en est tirés à bon compte. C'était des allemands, la troupe, pas des SS.

C'est pareil, il y avait les deux mitrailleuses, et le long du stade (à Dives) il y avait un genre de baraquement en bois et là-dedans toutes leurs conserves et les boules de pain à l'intérieur, et nous on crevait de faim ! Et voilà qu'une fois, quand on passe, la clé était dessus… Oh on a fait une descente là-dedans ! Ils ont dû se demander qui avait piqué là-dedans. J'aime mieux dire que ça marchait, ils fouillaient partout. C'est dire qu'on en avait piqué des conserves et des biscuits qu'on appelait des biscuits d'officier, ça se passait en 44.

Vous aviez un jardin ?

On était trois enfants. On avait un jardin mais il fallait faire attention pour y aller. Le pont était en biais par rapport aux jardins. La sentinelle tirait du pont jusque dans les jardins, ils ne voulaient voir personne dans les jardins. Un jour, des containers ont été lâchés avec des parachutes et des armes dedans. Je n'ai pas vu les armes mais j'ai vu le container. Alors mon frère et mon père sont partis le long de la ligne de chemin de fer et depuis le pont de Cabourg, ils lui ont tiré une balle là (dans le cou) et il était étalé par terre. Sûr que je m'en rappelle des boches !

Ils tiraient parce que le jardin était près de la mer ?

Non, le jardin était dans un espace clairsemé, il n'y avait pas de maisons du tout. Mais on aurait pu venir en aide à des parachutistes qui seraient planqués là, ils ne voulaient personne dans les jardins, ils surveillaient tout.

Et maintenant, on est amis avec eux !